

Les Vastes Lieux



Laure Durand

Laure Durand

Les Vastes Lieux

© Laure Durand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9756-8

Couverture : L'Île des morts, © Arnold Böcklin, 1883

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quel que soit son domaine de création, le véritable esprit créatif n'est rien d'autre que ça : une créature humaine née anormalement, inhumainement sensible. Pour lui, un effleurement est un choc, un son est un bruit, une infortune est une tragédie, une joie devient extase, l'ami un amoureux, l'amoureux est un dieu, et l'erreur est la fin de tout. Ajoutez à cet organisme si cruellement délicat l'impérieuse nécessité de créer, créer, et encore créer – au point que sans la possibilité de créer de la musique, de la poésie, des livres, des édifices, ou n'importe quoi d'autre qui ait du sens, il n'a plus de raison d'être. Il doit créer, il doit se vider de sa créativité. Par on ne sait quelle étrange urgence intérieure, inconnue, il n'est pas vraiment vivant à moins qu'il ne soit en train de créer. »

Pearl Buck

« Si un écrivain ne réussit pas à créer, il est mort. »
Charles Bukowski, *Au sud de nulle part*

AVANT-PROPOS ET AVERTISSEMENT

Il y a quelque temps, j'ai vu un documentaire sur le numéro mis en place pour les personnes sexuellement attirées par les enfants et craignant de commettre des violences sexuelles, le 0 806 23 10 63. Des psychiatres et des psychologues répondent à ces appels et proposent des aides comme des consultations avec des professionnels spécialement formés à cette problématique, ou encore des orientations vers des thérapies et des traitements. Des psys qui affrontent les pulsions inavouables de ces individus afin de les aider à ne pas y céder, et qui font donc preuve d'empathie face à l'intolérable. Car oui, la pédophilie est un crime monstrueux, mais les pédophiles ne sont pas seulement des monstres à enfermer, ils sont aussi des êtres humains malades qu'il faut accompagner et soigner afin d'éviter les passages à l'acte.

Dans mon écriture, j'ai toujours été attirée par le côté sombre de l'âme humaine. J'aime gratter là où ça fait mal pour voir ce qu'il en sort, j'aime explorer la part d'ombre de mes semblables. Dans cette histoire, il est question d'un homme confronté à sa propre perversité, peut-être la pire qui soit : l'attirance envers les jeunes filles. Il n'est nullement question d'excuser, mais de chercher à comprendre en accompagnant le protagoniste dans son cheminement intérieur. Je peux tout à fait entendre que cette démarche puisse déranger ; si le sujet est sensible pour vous, soyez prévenus du contenu de ce livre, mais ne le réduisez surtout pas à cette seule thématique. Car il est également question d'un écrivain en quête de création, et d'une présence surnaturelle qui le poussera dans ses retranchements. Il est question d'un homme dans toute sa complexité, animé par des désirs malsains mais riche d'une âme artistique et d'une sensibilité créative. Et il est surtout question d'une histoire fantastique et horrique, une histoire d'épouvante qui, je l'espère, pourra vous emporter hors de la réalité pendant votre lecture.

Chapitre I

Je regardai autour de moi, comme si j'espérais dénicher la raison de cet entretien parmi les classeurs et les dossiers qui jonchaient les étagères. Il était sept heures trente et j'étais convoqué dans le bureau du chef : la journée s'annonçait mauvaise. Mon fauteuil couina tandis que je remuais. Je ne bougeai plus.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, me dit-il, cette situation est gênante pour tout le monde.

Il toussota, se racla la gorge, baissa les yeux pour éviter de rencontrer les miens, tapota son stylo contre le bureau, et fit lui aussi couiner son fauteuil. Accouche, putain, cria une voix dans ma tête.

— Une élève de seconde vous accuse de l'avoir obligée à vous embrasser.

Ma bouche s'ouvrit lentement, mes yeux s'écarrillèrent. Je demeurai ainsi un long moment.

— Qui ? réussis-je à articuler, même si je connaissais pertinemment la réponse.

— Élise Fauré. Ses parents la poussent à porter plainte mais elle dit qu'elle ne le fera pas si vous êtes renvoyé.

Il avait débité ses mots comme une mitraillette pour s'en débarrasser le plus vite possible. Je desserrai un peu ma cravate en tentant d'y voir clair dans tout ce foutoir. Puis je lâchai un petit rire malvenu que je ne pus retenir.

Le proviseur me lançait un drôle de regard. Il n'appréciait pas le rire que j'avais laissé échapper malgré la gravité de la situation. Je soupirai en me frottant les yeux, en ébouriffant mes cheveux avec nervosité.

— Je vais vider mon casier, dans ce cas.

Je me levai en saisissant mon sac d'une main, ma tasse pleine de thé de l'autre. Il était en train de m'informer de la procédure mais je n'écoutais plus. J'étais contractuel et il n'aurait aucun mal à me virer, qu'y avait-il à savoir de plus ? Mon seul souhait était de quitter ce lycée fissa avant que la nouvelle ne se répande.

Je sortis, et tandis que je me dirigeais vers la salle des professeurs, je croisai Élise au détour d'un couloir. La surprise fit vaciller la tasse dans ma main et du thé se répandit sur ma chemise blanche. Ses copines ricanèrent, pas elle. Elle me jeta un long regard revanchard et suintant de dégoût. Déstabilisé, je poursuivis mon chemin, ignorant la brûlure du thé sur mon torse et les dégâts sur ma

chemise.

Je songeai l'espace d'une seconde à nettoyer la tache dans le lavabo des toilettes mais à quoi bon ? Le peu de dignité que j'avais réussi tant bien que mal à conserver au cours de ces dernières années venait de s'envoler en un claquement de doigts. Une tache de plus ou de moins ne ferait pas la différence. Je m'apprêtais à entrer dans la salle des profs mais me ravisai juste à temps : j'allais croiser tous ceux qui embauchaient à huit heures et qui buvaient un café avant d'entrer dans l'arène, qui photocopiaient en catastrophe ou pianotaient sur leur ordinateur. Je ne pouvais pas m'enfermer dans les toilettes puisqu'on y accédait par cette même salle. En désespoir de cause, j'optai pour le placard à balais qui se trouvait à proximité, me faufilant à l'intérieur sans allumer la lumière et attendant derrière la porte close, au milieu des odeurs de détergent et d'eau de Javel, qu'enseignants et élèves regagnent leurs salles de cours. Pouvait-on tomber plus bas ?

Je frottai un peu le tissu taché sans vraiment y penser. Au moins, le chef cesserait de me tanner à propos de mes cheveux invariablement mal coiffés et de ma barbe naissante. Nul doute que mon licenciement le soulageait ; entre mon apparence qu'il jugeait négligée car je refusais de ressembler à un premier de la classe, et mes qualités médiocres d'enseignant, je devais moi-même reconnaître qu'elle faisait sens. J'étais vraiment un prof nul, à l'image de ceux que j'avais eus dans ma lointaine jeunesse, moqués par les élèves parce qu'ils ne valaient pas un clou. J'étais passé de l'autre côté de la barrière. Quelle ironie. Si l'on savait ce que nous réservait la vie, on renoncerait tout de suite. À quarante-six ans, voilà où j'en étais. Nulle part.

J'eus le temps de songer à Élise. Pourquoi faisait-elle ça ? Elle appartenait au groupe des meilleurs élèves de mon cours de littérature, me rendant de bons devoirs, me lançant de grands sourires tout en participant activement et en papillonnant des paupières quand elle écoutait mes cours pourtant inintéressants. Je l'avais trouvée mignonne, avec son enthousiasme un brin aguicheur. Et puis un jour, elle était entrée dans une salle où je corrigeais des copies, et avait refermé la porte derrière elle.

Elle s'était mise à me faire la causette tout en me lançant des œillades suggestives et des sourires en coin. Aucune idée de ce qu'elle m'avait raconté ; seul m'importait son geste, celui de refermer la porte derrière elle. Elle s'était alors approchée de mon bureau. Avait braqué ses yeux dans les miens. Et son regard avait parlé pour elle.

Je m'étais levé de ma chaise afin de lui faire face. J'étais sur le point de parler

pour lui dire – quoi ? J’étais en train de réfléchir, il me fallait désamorcer cette situation, mais elle s’était subitement accrochée à mon cou pour m’embrasser. Ma bouche s’était ouverte sous l’effet de la surprise et j’avais senti sa langue : elle avait dû croire que je lui rendais son baiser. Au moment où mes mains s’étaient posées sur ses hanches pour la repousser, elle s’était détachée de moi. Nous nous étions observés, moi à la fois interloqué et choqué, et elle un peu vacillante, le regard voilé. À nouveau sur le point d’émettre un son quel qu’il soit pour casser ce flottement, j’avais assisté à sa fuite ; elle avait tourné les talons, ouvert la porte à la volée et était sortie en courant.

Voilà à quoi je pensais tout seul dans mon placard à balais obscur qui sentait le produit d’entretien, le même relent qui flottait parfois dans l’air au matin, dans les classes. Je n’avais pas compris pourquoi cette fille s’était jetée sur moi, et voilà qu’à présent elle voulait dézinguer ma réputation et ma carrière déjà fort peu glorieuses car de toute évidence, elle n’assumait pas son geste. Je n’envisageais même pas de me défendre, de faire appel à un syndicat ou un avocat car je savais très bien qu’on donnerait raison à une gamine de quinze ans qui accusait son prof d’agression sexuelle. Et de toute façon, ce boulot m’ennuyait et n’était pas fait pour moi.

Une fois les couloirs déserts, je fis mon baluchon, qui était à l’image de mon potentiel éducatif : risible. Un paquet de feuilles quadrillées, un livre sur le programme de littérature que je n’avais jamais pris la peine de consulter, une boîte de Darjeeling entamée, une clé USB vierge, un stylo quatre couleurs neuf. Et un vieux roman écorné que j’étais en train de lire ; c’était surtout pour ce dernier que j’avais joué les sorcières du placard aux balais. Cela aurait pu être pire, je savais que certains, contrairement à moi, stockaient des cannettes de bière dans leurs casiers.

Mon paquetage au complet, je tournai les talons définitivement.

Chapitre II

Un courrier de mon propriétaire m'attendait dans ma boîte aux lettres. Il m'informait de son intention de vendre dans trois mois la petite maison où j'habitais. En tant que locataire, j'étais prioritaire sur la vente et devrais lui faire part de ma décision dans les trois semaines à venir. Je ne fis même pas l'effort de ricaner. Il était évident que je n'avais pas les moyens, même lui le savait, par conséquent je me retrouverais sans domicile fixe d'ici trois mois. Je me laissai choir dans le canapé. Si j'avais eu une femme, nul doute qu'elle aurait choisi ce jour de poisse pour me quitter.

Je ne fis rien de plus durant l'heure qui suivit. Puis mon portable vibra à l'intérieur de ma poche. Texto de mon editrice : *Peux-tu passer me voir dans la journée ? Je dois te parler.* La série noire se poursuivait ! Je savais très bien ce qu'elle allait me dire : elle me virait de sa maison d'édition. Et comment lui en vouloir ? J'avais publié un roman et un recueil de poésie qui n'avaient ni l'un ni l'autre rencontré aucun succès, aucune résonance. Passés inaperçus, comme des ombres, si bien qu'on ne les trouvait même plus en librairie. Quelle défaite. Et depuis deux ans je m'échinai à vouloir écrire quelque chose de neuf, quelque chose de pertinent qui marquerait les esprits... mais point d'inspiration. J'étais parvenu à leurrer mon editrice les premiers temps, à la faire patienter, puis elle avait cessé d'être dupe, mais avait certainement eu pitié de moi et avait fait semblant de me laisser ma chance. Voilà qu'elle se lassait pour de bon. Ce jour me pendait au nez, ce jour arrivait finalement.

Je déposai le téléphone sur la table basse et m'allongeai sur le canapé, figure tournée vers le dossier. J'avais besoin d'une sieste avant d'enterrer mon destin d'écrivain. Ce canapé sentait la cacahuète et les chips au vinaigre.

Je rêvai d'Élise et de ses amies qui ricanaient. Puis j'enfourchai ma moto et me mis en route vers cette maison d'édition qui ne voulait plus de moi.

Mon editrice me fit asseoir à son bureau, face à elle.

— J'ai une bonne nouvelle, me dit-elle.

Se débarrasser de moi était donc pour elle une bonne nouvelle ? Sans blague, je la sentais venir, elle allait me présenter ça comme une occasion de tout recommencer à zéro, de repartir sur de nouvelles bases et autres conneries du genre, du haut de sa toute-puissance d'editrice à la con...

— Tu as tapé dans l'œil d'un mecène.

Je haussai un sourcil.